

Studia Antiqua et Archaeologica, VIII, Iași, 2001

**PUBLIUS OVIDIUS NASO – MESSENGER DE LA LATINITÉ DANS
LA RÉGION PONTIQUE ET DANUBIENNE**

ȘTEFAN CUCU
(Université “Ovidius” de Constanța)

Précurseur du processus de romanisation qui se déroulera après un siècle en Dacie et en Scythie Mineure (Scythia Minor), à la suite des deux guerres daco-romaines, Ovide a jeté sur la terre, du Danube jusqu’à la mer Noire, les mirables semences de la poésie, de l’humanisme antique. C’est pour qu’on fête à Constantza, chaque année, au commencement du printemps, son jour de naissance.

Au printemps de la neuvième année, quand il arrivait à Tomi, banni par l’édit de l’empereur Auguste, Ovide n’a pas trouvé ici qu’un mélange de populations “barbares” – comme dit le poète –, formé de Sarmates (*Sauromatae*), de Bastarnes, de Scythes, de Besses, et surtout de Gètes:

“Sauromatae cingunt, fera gens, Bessique Getaeque” (*Tristia*, III, 10, v.5): *Je suis entouré par des Sarmates, de Gètes et de Besses.*

Les Gètes étaient, comme on le sait, des autochtones, qui habitaient depuis longtemps, même à partir de l’Âge du Bronze, ici, sur le territoire bordé par les Carpathes, les Balkans et la mer Noire. Le père de l’histoire, Hérodote, a caractérisé les Gètes “les plus vaillants et les plus justes des Thraces” (IV, 93).

Mais le poète latin remarque aussi la présence des Grecs à Tomi, c’est à dire les descendants de ceux qui ont fondé ici, au bord de la mer Noire (Pontos Euxeinos; Pontus Euxinus), les cités Histria, Tomi et Callatis:

“Hic quoque sunt igitur Graiae – quis crederet? – urbes
Inter inhumanae nomina barbariae;
Huc quoque Mileto missi venere coloni,
Inque Getis Graias constitutere domos” (*Tristia*, III, 9, v.1-4):

Il y a même ici, parmi les noms des barbares sauvages, des cités Grecques; même jusqu’ici sont venus les colons milésiens et c’est ici qu’ils ont bâti – au milieu des Gètes – des logis.

En ce qui concerne la réalité linguistique tomitaine, le poète constate qu'ici on utilise une langue mixte, gréco-gétique ou géto-grecque, c'est-à-dire un "mixtum compositum", un mélange de mots des deux populations. Les grecs ont emprunté beaucoup de mots de la langue des Gètes, ainsi que leurs moeurs, leur habit:

"Hos quoque qui geniti Graia creduntur ab urbe,
Pro patrio cultu Persica braca tegit.

Exercent illi sociae commercia linguae" (*Tristia*, V, 10, v.33-35): *Même ceux qui considérés nés dans une ville grecque ont adopté – en guise de leur mode de vivre paternel – les moeurs, les vêtements des indigènes. Ils parlent une langue mêlée.*

Si nous interprétons les vers d'Ovide, on pourrait dire que dans l'espace tomitain les Hellènes ont été gétisés, pas les Gètes hellénisés.

Selon les renseignements fournis par les élégies d'Ovide, le latin était, à cette époque-là, tout à fait inconnu pour les habitants de Tomi. La voix du poète romain leur semble étrange et ses mots ne sont pas compris par personne. Ovide devient – *mutatis mutandis* – ainsi que Jean-Baptiste, "la voix de celui qui crie dans le désert" (*Novum Testamentum. Evangelium secundum Matthaeum*, 3, 3: *Vox clamantis in deserto*).

Dans une de ses épîtres pontiques, le poète exclame, avec amertume, en observant que les habitants de Tomis ne comprennent pas ses mots, qui suscitent même le rire:

"Barbarus hic sum, qui non intellegor ulli,

Et rident stolidi verba Latina Getae" (*Tristia*, V, 10, v.37-38): *Ici, c'est moi qui est considéré le barbare, par personne compris, et les sots Gètes se moquent de mots Latins.*

Le drame de la solitude, du manque de communication, de dialogue ne se passe pas seulement au niveau de la vie quotidienne, mais aussi sur le plan artistique, parce que le poète latin sent l'absence d'un public cultivé, capable de comprendre et de goûter sa poésie:

"Nullus in hac terra, recitem si carmina, cuius

Intellecturis auribus utar, adest" (*Tristia*, III, 14, v.39-40): *Il n'y a pas ici, sur cette terre, quelqu'un qui écoute mes vers et qui les comprenne, si je lui les réciterais.*

Dans un autre passage de ses *Tristes*, le poète se plaint de n'avoir pas un interlocuteur, un partenaire de dialogue, pour faire une conversation

en latin et il est obligé de parler seul, pour ne pas oublier sa langue maternelle:

“Ne tamen Ausoniae perdam commercia linguae,
Et fiat patrio vox mea muta sono,
Ipse loquor mecum, desuetaque verba retracto” (V, 7, v. 61-63): *Afin que je ne perde pas l’habitude d’employer le latin et ma voix paternelle ne soit pas muette, je parle avec moi-même, je reprends des mots oubliés.*

Ce drame du manque de communication, de la solitude de l’émetteur qui ne trouve pas son récepteur reçoit un grande intensité psychique, car l’impossibilité de communication est associée à l’angoisse et à la terreur:

“Nulla mihi cum gente fera commercia linguae,
Omnia solliciti sunt loca plena metus” (III, 11, v.9-10): *Je n’ai pas aucune communication avec les populations sauvages. Tous les lieux sont pleins d’une anxieuse terreur.*

Nous pouvons parler ici même d’un “horror vacui”, provoqué d’un “horror loci”. La seule forme de communication est constituée par les gestes:

“Per gestum res est significanda mihi” (V, 11, v.36): *Chaque chose doit être montrée par moi seulement par des gestes.*

Donc le poète est obligé de revenir au commencement de l’humanité, avant l’apparition du langage articulé.

Mais, peu à peu, graduellement, à cause d’un besoin vital de communication, Ovide a appris la langue des majoritaires, c’est-à-dire des Gètes. Après quelque temps, il connaissait si bien cette langue, qu’il composait même des poèmes “Getico sermone”, selon son témoignage d’une de ses épîtres pontiques:

“... Getico scripsi sermone libellum
Structaque sunt nostris barbara verba modis” (*Ex Ponto*, IV, 13, v.19-20): *J’ai écrit un petit livre en langue Gétique et les mots barbares sont accordés avec le rythme latin.*

Ses écrits dans la langue des Gètes sont, malheureusement, perdus, ne sont pas arrivés jusqu’à nous. Il s’agit, parmi des autres poèmes, d’un panégyrique de l’empereur Auguste.

Mais le poète a toujours peur de ne pas oublier sa langue maternelle, ou de parler, malgré lui, une langue mixte, géto-latine:

“Dicere saepe aliquid conanti – turpe fateri! –
 Verba mihi desunt dedicique loqui.
 Threicio Scythicoque fera circumsonor ore
 Et videor Geticis scribere posse modis.
 Crede mihi, timeo ne sint immixta Latinis

Inque meis scriptis Pontica verba legas” (*Tristia*, III, 14, v.45-50): *J’ai honte d’avouer cela – je ne trouve pas les mots, j’ai oublié de parler. Je suis presque assiégé de partout par des mots Thraces et Scythiques et il me semble que je peux écrire en rythmes Gétiques. J’ai peur – crois ma parole! – de ne pas mêler dans mes écrits les mots Latins avec les mots pontiques.*

La solitude, le manque de communication sont associés, dans les élégies pontiques, à l’image de l’hiver perpétuel, du froid terrible, de la bise dévastatrice. La plus éloquente transposition du motif hibernal dans l’oeuvre du poète est la dixième élégie du troisième livre des *Tristes*, où apparaît un tableau particulièrement suggestif.

La présence des populations autochtones – surtout des Sarmates – est de nouveau signalée par le poète, dans les vers où il parle de la gelée du Danube:

“Quaque rates ierant, pedibus nunc itur, et undas
 Frigore concretas ungula pulsant equi;
 Perque novos pontes, subter labentibus undis,
 Ducunt Sarmatici barbara plaustra boves” (*Tristia*, III, 10, v.31-

34): *Par où passaient les navires, maintenant on va à pied, et les sabots du cheval frappent les ondes gelées; sur les nouveaux ponts, les boeufs sarmatiques portent les chars barbares.*

Il s’agit ici d’un véhicule autochtone primitif, nommé “*plaustrum*”, mentionné aussi par Hérodote, sous la dénomination de “*hamaxa*”, et attribué aux Scythes. Horace parle, à son tour – dans ses *Odes* (*Carmina*, III, 24, v.10) – des chars autochtones des Scythes (*plaustra*).

Bien que les pas d’Ovide ont été, au commencement, timides et hésitants, dans une ambiance défavorable, même hostile, le fait qu’il a apporté ici les semences de la latinité et de la poésie et qu’il a récité au devant des Gètes et des autres populations barbares des vers Latins est un fait significatif en soi. Quoique les autochtones n’ont pas compris le poète latin du commencement, ainsi que le poète ne les comprenait pas à son tour, mais, au contraire, leur montrait son mépris, après quelques années de

vie en commun s'est réalisée une véritable osmose. Ovide a appris la langue des autochtones Géo-Daces et ceux-ci ont commencé d'écouter et peut-être de comprendre ses vers. Un témoignage de leur admiration est même leur geste de mettre sur la tête du poète la couronne de lierre:

“Tempora sacrata mea sunt velata corona,

Publicus invito quam favor imposuit” (*Ex Ponto*, IV, 14, v.55-56): *Mes tempes sont couvertes maintenant par la sainte couronne que la faveur publique a posé, malgré moi, sur mon front.*

Ovide a réussi, finalement, de familiariser les habitants de Tomi avec les rythmes, les cadences de la poésie latine, en utilisant des mots gétiques enveloppés en vêtement romain. Il a réalisé – au moins sur le plan artistique – une fusion entre les éléments romains et géto-daces, entre le rythme, l'harmonie de la poésie latine et les mots autochtones, ainsi-dits “barbares”, qui étaient prononcés il y a deux millénaires à Tomi. Ovide reste comme le premier messenger de l'humanisme latin dans la région pontique et danubienne.